

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 40

Artikel: La reine Nitocris
Autor: Monod, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255502>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

flottaison, à l'endroit où la cuirasse du bâtiment est la plus épaisse; on y amènera également tous les hommes blessés dans le combat. Il va sans dire que ce local, à cause de sa position, est éclairé artificiellement et ventilé de même; il est relié directement au pont au moyen d'une trappe et d'un long couloir.

Pour le transport des blessés, on utilise des appareils très pratiques auxquels on voue tous les perfectionnements possibles. Dans un vaisseau moderne, toute la place disponible est employée avec un soin d'avare; on ne trouvera donc pas de corridors spacieux, de larges escaliers; ceux-ci sont raides et ceux-là très étroits: il est alors impossible d'y passer avec un blessé. Pour simplifier les choses, on place le malade dans une sorte de sac, de telle façon qu'il ressemble à une momie bien ficelée; ainsi, avec des cordes, on le descend par la trappe dans le couloir au pied duquel des infirmiers le reçoivent. On emploie aussi une chaise spé-

ciale dans laquelle on couche le malheureux.

A bord se trouvent un ou plusieurs médecins qui, durant la bataille, ne manquent pas de besogne. Une partie de l'équipage est chargée des transports et un certain nombre d'officiers sanitaires assistent les médecins. Dès qu'un homme tombe blessé, les infirmiers vont le chercher et, par la trappe la plus rapprochée, l'envoient à l'hôpital; quelquefois, le médecin est obligé de monter sur le pont pour faire un pansement provisoire.

Partout, dans tous les services, règne une discipline parfaite qui assigne à chacun sa place déterminée dans chaque circonstance.

On fait ainsi tout ce qu'on peut pour améliorer le sort des victimes de la guerre, mais il serait plus méritoire de guérir la cause en la supprimant que de porter remède aux conséquences.

Donom.

LES VIEUX

* Sije devais parler de ce tableau en critique d'art, je n'en dirais franchement pas beaucoup de bien. Je dirais à M. Huklenbrok, qui l'a peint, que c'est une bonne photographie pour laquelle les deux vieux ont gentiment posé.

Mais il ne s'agit point d'un tableau dans un musée ou une exposition; nous avons une gravure, noir sur blanc.

Qu'a voulu dire ce peintre? Il a choisi au pied d'une colline où s'accrochent quelques souches de vigne, un petit clos, bien coquet, bien familier. Un vieux mur l'entoure; une porte y est ménagée, deux stèles de granit se dressent, blanches; l'une porte un anneau de fer où l'on attache le cheval qui amène une visite.

Un jardin se devine, plein de verdure et de fraîcheur et planté d'arbres fruitiers. L'allée râtissée mène au logis, une simple maison où les vieux ont élevé leur famille, d'où les oiseaux se sont envolés vers la grande vie et où ils reviendront peut-être soigner père et mère ou leur fermer les yeux pour le grand départ.

Les vieux ont travaillé dur; on le sent; ils sont presque usés par le labeur. Et maintenant ils se reposent, pleins de sérénité



Les vieux, d'après le tableau de H. Huklenbrok.

cependant. Le soir du jour et de la vie, et le banc rustique les invitent à compter les souvenirs du long voyage. Que la rosée qui tombe du ciel bleu bénisse vos songes et vos cheveux blancs.

M.

LA REINE NITOCRIS (FIN)

Légende égyptienne.

Tout à coup, un frôlement de l'air, un léger soupir vinrent frapper les oreilles du musicien; puis il vit s'élever du flanc de la première pyramide une forme lumineuse qui se dessinait toujours mieux à mesure qu'elle avançait; elle planait à double hauteur d'homme, mollement, majestueusement, avec une grâce de fée. Elle s'arrêta à environ vingt coudées de Thémandre. Lui, il était émerveillé de cette apparition subite; il avait cessé son chant et sa musique et s'absorbait dans la contemplation de ce fantôme aux traits de femme. Une longue et ample robe de gaze diaphane estompait à peine les lignes pures du corps de la fée. Une lumière douce sortait de ce vêtement blanc et jetait sur les traits du visage des reflets de lune; une écharpe d'étoffe légère entourait la taille, en for-

mant sur le dos un grand nœud et en laissant flotter au vent ses extrémités frangées; une autre écharpe partait de dessous les bras et s'arrondissait au-dessus de la tête à la façon d'un arc-en-ciel. Des cheveux noirs et abondants descendaient sur les épaules nues; des papillons, taillés dans toutes les pierres précieuses, parsemaient d'étoiles lumineuses cet ébène ondoyant. Sa main droite tenait un sceptre transparent et incandescent. Ses lèvres exhalaient un souffle suave et parfumé qui métamorphosait les créatures en statues dans l'attitude de l'adoration.

Thémandre regardait. Au bout d'un moment, le fantôme se rapprocha, et le jeune Grec crut entendre ces mots, dits avec une grâce suppliante :

— Bel étranger, agite encore les cordes de ta lyre et poursuis ton chant.

Mû par une force surnaturelle, il fit de nouveau résonner son instrument. Tout ce que l'art lui avait

enseigné de plus fin, de plus subtil, de plus passionné, de plus ardent, il le fit passer par ses doigts sur la corde vibrante. La femme aérienne s'approcha davantage et vint s'asseoir sur l'herbe auprès de Thémandre. Il posa sa lyre et, en mêlant son chant à sa parole, il dit :

— N'es-tu pas quelque fille des dieux que leur bonté m'a envoyé jusque dans ces solitudes étrangères pour me garder et me charmer ?

— Je suis la reine Nitocris. J'étends mon sceptre sur l'empire des airs de ma belle Egypte. Quand tu touchas mon port d'Alexandrie, je t'ai vu, je t'ai admiré, je t'ai poursuivi ; je t'ai protégé contre les pillards du désert... et nous voici l'un avec l'autre...

— Belle Egyptienne, ta beauté me captive ; ton regard me transperce et m'attire comme le serpent attire l'oiseau ; je respire à tes lèvres le parfum de la rose ; ta parole m'enflamme. Que ne suis-je un dieu, un enfant des zéphyrs, pour m'envoler avec toi dans les espaces bleus de ton royaume, sur les ailes des vents, jusqu'en la demeure de nos divinités ! Tu viendrais, tu m'accompagnerais, n'est-ce pas, ma belle Nitocris ? Je mourrais loin de toi !... je t'aime !...

Thémandre se pencha vers la reine aérienne ; son front allait bientôt effleurer la noire chevelure et sa lèvre, la joue fraîche et rose ; il s'appretait à enlacer de son bras la taille de cette femme... ses yeux jetèrent sur la plaine un regard furtif, celui d'un voleur qui va poser la main sur l'objet convoité. Tout à coup, il se redresse, il écoute, il regarde encore, il se lève... ses bras tombent sans force le long de son corps ; son cœur bat à se rompre ; tout son être tremble ; il pâlit, il devient blême... il regarde.

Un spectre était là, dans la nuit sombre, à deux jets de pierre, vêtu d'un long suaire blanc, la face recouverte d'un voile. Il s'avancait, chancelant, une main sur la poitrine, l'autre tendue en avant, les doigts crispés. Thémandre porta lui aussi la main sur son cœur ; puis il se frotta les yeux comme pour mieux voir ; il ne s'était point trompé. L'apparition s'avancait lentement, effrayante dans son silence. Le jeune Grec était terrifié ; il se tourna vers la belle Egyptienne... elle n'y était plus ; elle s'était anéantie, sans bruit, sans laisser de traces de sa présence. Il était donc seul dans la nuit, sur cette vaste plaine, près des pyramides mystérieuses, devant ce nouveau fantôme. Il ne tremblait plus : la frayeur l'avait immobilisé ; c'était la statue de la peur. Les palpitations de son cœur allaient en mourant ; son souffle se faisait toujours plus faible ; la vie semblait l'abandonner.

Le spectre s'arrêta à trois pas de Thémandre, sans mouvement, roide, comme si c'eût été une momie blanche surgie soudainement du sol.

Thémandre voulut étendre ses bras pour palper le fantôme, s'il était possible ; mais ses bras retombèrent inertes, paralysés ; il n'était plus maître de lui-même ; ses membres ne lui obéissaient plus. Au bout d'un instant, cependant, comme si une réaction s'était

produite, il peut articuler ces mots, d'une voix faible et cavernieuse :

— Qui es-tu ?

Le spectre éleva lentement sa main gauche qui saisit le voile recouvrant la figure, et le rejeta derrière la tête, laissant apercevoir un visage pâle et défait, contristé par la douleur et la fatigue, un front ridé, des yeux de fauves qui lançaient un regard féroce.

Ce spectre était Armodie.

Elle était arrivée au camp dans le plus grand silence ; elle s'était dirigée vers la tente du fils de Nicor ; n'ayant trouvé personne, elle avait erré dans les environs, et, attirée par des sons de voix, elle avait porté ses pas du côté des pyramides ; elle avait entendu ce que son amant disait à la belle Egyptienne ; elle en était devenue d'abord toute tremblante, tout abattue, puis, comme le rameau qu'une force a tenu ployé, se redresse avec vigueur après l'affront et frappe, en remontant, son tyran, la fille de l'hilote, jalouse et blessée, se montra terrible. Elle s'avança au devant de Thémandre, et, avec un ton de reproche amer, lui lança ces paroles :

— C'est ainsi, beau Cypriste, que tu me trahis ; c'est ainsi que tu traînes aux pieds d'une étrangère l'amour que tu m'avais témoigné, que tu avais juré, sur les autels de notre déesse, de me porter toujours ! Ah ! traître, je t'avais cru, je m'étais laissé prendre au filet trompeur que tu m'avais tendu ; tes appas étaient faux ; les dons de ta richesse cachaient la perfidie !... Cruel !... que ne m'as-tu laissée auprès de mon père, auprès de ma mère ! qu'avais-tu besoin de couvrir ma pauvreté et ma naissance par votre faste empoisonné !... Dans les campagnes de Chypre, j'aurais vécu heureuse si je ne t'avais point connu, si tu ne m'avais tentée par tes bonnes grâces et par tes bijoux ! Mais tiens ! je te les rends, vains et faux témoignages de ton amour pour moi ! Ils me déchargeront d'un grand poids que tu supporteras toi même tout entier. Présente-les à ta belle Egyptienne ! Et maintenant, je te laisse : adore celle que tu me préfères !...

Et comme elle était venue, elle se retira.

Thémandre, que Nitocris avait charmé et que l'arrivée soudaine d'Armodie avait presque terrassé, n'avait rien pu faire pour se rendre maître de lui ; aucune parole n'avait pu sortir de sa bouche contractée ; plein de confusion et d'effroi, il avait regardé la jeune Grecque menaçante, qui avait jeté avec dédain tous ses bijoux devant lui.

Il releva sa lyre en maudissant la reine Nitocris, cette charmeuse de la vieille Egypte, qui surprend les étrangers pour leur ravir leur amour et leur paix ; puis, laissant là ses bijoux, il s'en alla vers son camp, réveilla ses serviteurs et continua son voyage.

Le lendemain, les caravanes du désert, passant au pied des pyramides, dirent que la reine Nitocris avait jeté ses bracelets et ses colliers à quelque voyageur.

E. MONOD.

Les maîtres de la farce.

La farce d'autrefois et la mystification d'aujourd'hui. — Coco-Romieu et Vivier-le-Corniste. — Le prototype de Cabrion des « Mystères de Paris. » — Parlez au concierge. — A farceur, farceur et demi. — Un commensal des Tuileries. — Dans le coupé d'une diligence. — Il fallait un exemple ! — La mimique de Vivier.

La race se perd de ces joyeux princes de la farce. La mystification des Lemice-Terrieux est peut-être plus raffinée, mais aussi plus pénible, plus tirée par les cheveux, à peine amène-t-elle un sourire pincé tandis que c'est d'un large éclat de rire que les imaginations burlesques et bien gauloises d'un Romieu, d'un Vivier, d'un Sapeck, d'un Ravaut secouaient la bedai-

ne de leurs contemporains du siècle dernier.

Le premier en date, Romieu — Coco Romieu dans l'intimité — a eu pour historiographe le père Dumas en personne, qui, dans ses « Mémoires » a raconté les farces les plus amusantes d'ordinaire perpétrées en collaboration avec son compère Rousseau, vaudeville de son état. Quant à Romieu, après avoir été sous-préfet à la Restauration, il devint préfet de la Dordogne sous le règne de Louis-Philippe ; il s'efforçait bien de son mieux de mettre une sourdine à sa verve, mais, malgré tout, le fantaisiste à outrance perçait sous l'habit brodé et il en fit tant et tant que